

## **HISTOIRE DE SWAHILIS DU BURUNDI**

### **Introduction**

Le peuplement du Burundi demeure jusqu'à nos jours mal connu. La plupart des auteurs qui ont écrit sur le peuplement de ceux deux pays ont classé successivement les Twas comme des autochtones suivis par les hutus, peuple bantou, originaires de la région de Bénoué et du sud-est du Congo puis les Tutsis, nilotiques, originaires du nord-est de l'Afrique (Somalie, Ethiopie) selon Greenberg et Guthrie et en fin arrivèrent les swahilis au début du 19<sup>e</sup> siècle venus en grande partie de la côte orientale et du Zanzibar.

Pays à habitat dispersé, rond et archaïque, le Burundi ne connaissait pas l'existence de centres urbains avant l'arrivée des swahilis. Ils furent éparpillés dans toute la plaine au bord du Lac Tanganyika et puis à l'intérieur du pays. Ceux centres swahilis furent le moteur des activités commerciales, des différents travaux manuels, mais furent aussi des véritables centres d'apprentissage des métiers professionnels, sans oublier le rôle civilisateur de la civilisation swahilie (Abasirimu). On trouve jusqu'à nos jours le même rôle et les mêmes activités dans les quartiers swahilis

### **Implantation des swahilis sur les côtes du Burundi**

Depuis le début de 19<sup>e</sup> siècle, des caravanes venues de Bagamoyo, sur la côte de l'océan indien, atteignent le lac Tanganyika. Durant cette période des factoreries permanentes sont établies chez les banyamwezi, rodés eux-mêmes depuis longtemps aux échanges avec la côte orientale, puis Ujiji, Imbo et Uvira dont les piroguiers pratiquaient déjà un cabotage actif sur le lac Tanganyika. Cette pénétration dans l'intérieure des marchands swahilis était essentiellement motivée par la recherche de l'ivoire, dont la demande était très importante sur le marché européen. Ce commerce, à longue distance s'est développé à partir de l'installation du sultan d'Oman à Zanzibar. Les caravanes financées par les banquiers indiens, mobilisèrent à chaque saison sèche des milliers des porteurs swahilis, la plus part d'esclaves franchis. Elles importèrent à l'intérieur du continent des grandes quantités des cotonnades, des perles de verre et rouleaux de fil de laiton. L'influence qu'ils jouèrent en Afrique inter lacustre diffère selon les royaumes, l'ampleur de l'impact des swahilis fut grande dans les régions du lac Tanganyika (Ujiji, Nyanza lac, Rumonge, Magara, Kigwena, Uzige, Uvira, Ubwari, Baraka,...), l'Est du Congo, Buganda, Bunyoro et Karagwe. L'impact fut au début commercial.

Le Burundi n'a été touché que partiellement par le réseau zanzibarite. Il ne disposait pas de grand troupeau d'éléphants. Les marchands swahilis et les nouvelles denrées

n'atteignent, avant la colonisation, que le littoral du lac Tanganyika. Pour les barundis de l'époque, les commerçants regroupés volontiers sous le vocable de « barungwana » n'étaient pas seulement des arabes, mais les intermédiaires d'origine swahilie qui transitaient par Ujiji. Les contacts terrestres par la frontière orientale restaient très fréquents. Les cotonnades les perles ne se rependirent que dans la région d'Imbo, au début, alors que les habitants de l'intérieur du pays continuaient à porter (s'habiller) des ficus.

En fin, les nouveaux produits se mêlèrent aux articles habituels des échanges régionaux ou locaux : huile des palmeraies du nord du lac, chèvres, poissons séchés, sel d'uvinza acheminé par Ujiji, houes et fil de fer des forgerons de Buvira ou de Bunziza. Les colporteurs du sud du pays participèrent à ces échanges et allèrent eux-mêmes jusqu'aux salines d'Uvinza ou sur le marché d'Ujiji. Des marchés de contact se développèrent au Burundi même, près des principaux lieux d'accostages des piroguiers. Le plus important étant celui de Mukaza en Uzige (sur le site actuel de Bujumbura, Nord de la Muha).

Un nouveau paysage humain apparut peu à peu dans l'Imbo ; premières maisons rectangulaires de type swahili, étoffes de calicot blanc (marekani) ou de cotonnade bleu foncé (kaniki), colliers en petites perles rouges dites sam-sam, bracelets en laiton à la place des anciens nyerere en fil de fer, cultures de riz, manguiers.

Alors que la cour de Mwezi assurait les traditions sur les collines, une frange lacustre de la culture swahilie incarnait la modernité rayonnante et facilement intégrante pour les habitants des montagnes, qui se sont intégrés dans la culture swahilie et qu'on appelait, au début, « abasirimu » mais qui ont fini par faire partie intégrante des swahilis. La culture swahilie a poussé les barundis de campagne, sans y être forcés, de laisser derrière eux leurs anciennes traditions. Ce phénomène a contribué au peuplement des swahilis. Un rôle qu'elle joua de plus en plus au 19<sup>e</sup> s. jusqu'à la fin de l'administration allemande, avant d'être marginalisée par l'administration belge.

### **La région d'Imbo, une base des swahilis**

Depuis le début du 19<sup>e</sup> siècle les traitants swahilis avaient pris position à Ujiji où ils eurent installé leur direction dirigée par le gouverneur Mwinyi Kheri, puis à l'Est du Congo, pour contrôler l'accès à l'ivoire et aux esclaves dans cette région et dans la région d'Imbo, pour y faire escale, y acheter des vivres, y écouler quelques denrées et effectuer les échanges commerciaux. Cette poussée vers le lac Tanganyika s'accrut avec la domination swahilie sur la population paysanne de la région.

La région d'Imbo devint un centre commercial essentiel grâce aux swahilis. Au début du 19<sup>e</sup> siècle, il n'abritait que quelques arabes. Les principaux négociants furent des musulmans africains. Ils furent entourés d'une foule d'auxiliaires et d'intermédiaires (colporteurs, chasseurs d'éléphants, porteurs, payeurs, mercenaires, domestiques) composés en grande partie d'esclaves franchis et d'aventuriers, tous originaires des régions touchées par la traite et le commerce zanzibarite, pays nyamwezi, rives du lac Tanganyika, Est du Congo et autres. Sans être forcément converti à l'islam, ils adhéraient

à la culture swahilie par la langue, le vêtement, de cotonnade cousue, l'usage d'arme à feu et un habitat urbain. Pour se distinguer de la masse des paysans, qualifiés des « washenzi » (non-civilisés), ils se définissent comme « wangwana ou waungwana » qui signifie les « civilisés ». C'est ainsi qu'une véritable nouvelle ethnie s'implanta peu à peu au Burundi.

### **La domination swahilie**

A la mort de Mwinyi Kheri en septembre 1885, c'est un compagnon du fameux traitant Tippo-Tipo qui lui succéda à la tête d'Ujiji, Mohamed bin Khalfan. Né vers 1850 d'une grande famille omanaise (les Baruani) protégé du sultan de zanzibar Sayid bargash. Il bâtit sa fortune sur les razzias, la guerre et la politique plus que sur le commerce proprement dit, et à ce titre il s'impose surtout comme le leader des wangwana (waswahili) qui attendaient de lui une organisation de la résistance contre la pression croissante des puissances européennes, qui menaçait de d'effacer la civilisation swahilie dans la région (Est du Congo, Burundi, et auTanganyika). Cette action lui valut le nom de Rumariza « l'exterminateur ».

Il fit ériger plusieurs postes fortifiés sur les rives du lac Tanganyika, ils étaient gardés par des guerriers wangwana et reliés par des piroguiers et des boutres à voile triangulaire. Rumariza tenta notamment de se créer un protectorat au Nord du lac Tanganyika, à partir de la presqu'île d'ubwari (camp de chuniu) et de la vallée de la ruzizi (camp Rubenga, près d'Uvira). Au Burundi même on trouvait vers 1890 plusieurs postes des wangwana tout au long du lac Tanganyika à Nyaza lac, Kigwena, Rumonge, Magara, Uzige et Kajaga. Ils restèrent sous la responsabilité de Salumu. Fils de Mwinyi Kheri, Mais c'est Rumariza qui se considérait comme le souverain protecteur des plaines du Burundi.

### **Source de conflit entre les Swahilis et le Colonisateur Belge**

Les Campagnes des puissances européennes contre les Swahilis sont un ensemble d'opérations militaires, financées par le cardinal Charles Martial Lavigerie. Menées par les Forces armées européennes et de l'État indépendant du Congo (EIC) contre les régions sous domination swahilie, à l'Est de l'actuel République démocratique du Congo de mai 1892 à janvier 1894. Au plus fort de l'engagement fin 1892, environ 100 000 Swahilis répartis en plusieurs postes des guerriers, installés tout au long du lac Tanganyika, seront opposés à 120 soldats Européens à la tête des soldats noirs de l'EIC.

La montée de la puissance swahilie à l'Est de l'Etat indépendant du Congo(EIC) et son expansion dans la sous-région inquiétèrent les puissances européennes, surtout la Belgique, qui fut le maître de l'EIC. Pour contraindre les swahilis à se soumettre à la volonté de la puissance coloniale, elle imposa une taxe élevée sur l'ivoire, principal produit des commerçants swahilis, puis elle ouvra deux stations, dans la région, pour contrôler et bloquer le commerce florissant des swahilis. Les Swahilis mécontents et déterminés à ne pas se soumettre à la puissance européenne et à défendre leur civilisation, décidèrent de passer à l'offensive contre les installations de la puissance coloniale.

Une guerre ouverte entre la puissance européenne et la puissance swahilie s'ouvrit en mai 1892 et opposa les troupes de puissance coloniale et appuyés par les troupes de Congo Belge et les swahilis et leurs alliés (les guerriers locaux). Les swahilis de l'Est de l'EIC et du littoral du lac Tanganyika formaient une seule armée car ils formaient une même population commandée par Tippu Tipo et Rumariza. Une guerre qui a duré deux ans et qui a demandé des gros moyens et des soutiens de part et d'autres. Si les swahilis reçurent de l'aide en provenance de la côte orientale, les belges aussi reçurent du renfort, une centaine des soldats et plus de 700 porteurs, en provenance de Bagamoyo sous le commandement de Jacques, qui a eu le soutien du pape Léon III. Elle prit fin en janvier 1894, la puissance coloniale belge et ses alliés gagnèrent la guerre mais pas la soumission des swahilis. Un grand nombre des swahilis se réfugièrent, après la guerre, au Tanganyika territory et aux cités swahilis du littoral du la Tanganyika.

### **Période coloniale allemande**

En 1896 les allemands accostèrent au poste de Kajaga. Et ça sera la Première puissance européenne à coloniser le Burundi. La colonisation allemande fut hostile contre l'influence des marchands swahilis d'origine asiatiques, qui furent les véritables fournisseurs des commerçants swahilis d'origine africaine. En 1905 Elle décréta Une ordonnance imposa un permis de jour délivré par un poste militaire d'Usumbura pour toute personne d'origine non-européenne et africaine. Cette ordonnance freina beaucoup l'activité principale des swahilis pendant plusieurs années car certains marchands asiatiques décidèrent de boycotter définitivement les côtes burundaises.

La période coloniale allemande fut marquée par le freinage du commerce, le traçage de quelques pistes reliant des centres importants, l'introduction de la monnaie, le développement du transport maritime, et l'implantation des missionnaires. La 1re mission catholique fut fondée à Muyaga en 1896 et puis Mugeru en 1899.

Au départ les burundais ne furent pas intéressés par le christianisme. Cependant avec la création des écoles primaires, certains parents furent intéressés par cette nouvelle religion pour le bien-être de leurs enfants. Mais en 1916 l'Allemagne perdit ses colonies au profit des pays vainqueurs de la guerre (Belgique, Angleterre, Portugal). Le Burundi et le Rwanda furent placés sous mandat de la SDN et la responsabilité de ces deux pays fut confiée à la Belgique.

### **L'administration belge.**

Depuis le début du 19e siècle, notre pays a connu des changements importants, suite à l'arrivée des missionnaires européens, catholiques d'abord, les protestants ensuite. Les musulmans, majoritairement swahilis, quoique venus avant eux, leur rôle fut vite effacé par les pères blancs du cardinal Charles Martial Lavigerie. Ceux-ci, ayant précédé les puissances coloniales, allaient rapidement être victimes d'une série de marginalisation. La mission de civilisation, par le biais de l'éducation qui fut confiée aux pères blancs, permit ces derniers de manipuler la société. Leur impact sur le domaine culturel fut particulièrement grave. En quelques années, grande fut l'acculturation et les esprits

formés à l'occidentale furent asservis dans des proportions parfois inquiétantes. Le Burundi sous mandat a subi de profondes mutations sur le plan socio-culturel et politique.

Sur le plan social, l'administration coloniale commença par diviser la population burundaise puis planifier des stratégies étonnantes et bien conçues pour la marginalisation de la minorité swahilie.

### **L'Eglise catholique signe du pouvoir**

La conversion rapide des populations, que rien ne laissait présager après deux échecs d'installation des missionnaires à Rumonge et à Uzige, régions dominées par les swahilis, sur la côte du lac Tanganyika, est intéressante à plus d'un titre. Pourquoi des pères blancs dans un pays de mouvance islamique depuis une cinquantaine d'années ? Quelles sont les causes qui ont favorisé, malgré des débuts difficiles, l'établissement et le développement du catholicisme au Burundi ? Autant de questions de nature à retenir notre attention durant cette période coloniale.

Avant 1922, l'installation des missions suit l'axe allemand sur la côte Tanganyika-Nord-est du pays. Après la création du vicariat de l'Urundi sous la direction de Mgr Gorju. La répartition géographique des missions fait apparaître une sorte de front pionnier venant de l'Est avant d'atteindre l'Ouest et le sud, deux régions sous influence swahilie et au climat malsain.

En conclusion, il faut remarquer que la religion était devenue le portail du pouvoir depuis les années trente. Les chefs et derrière eux, les sous-chefs et la masse se convertirent, comme le dit bien Ian Linden, de la même façon qu'au Rwanda : « For many, catholicism has simply become the religion of the powerful, an opinion for which there ample evidence in Rwanda ».

La puissance coloniale, quant à elle, fit appel aux missionnaires lorsqu'il s'agissait de prendre de grandes décisions. Le père Henri Bonneau fut sollicité pour siéger et demander l'avis des grands chefs lors du plébiscite de 1918. Le P. Canonica fut chargé de l'éducation de Mwambutsa. Aucune décision essentielle ne pouvait être prise par le résident sans en aviser au préalable le vicaire apostolique.

Cette situation confortable les amena à agir dans certains cas en véritables agents de l'administration. D'autres dirent se permirent d'user du chicot à l'endroit des chefs. Les missions constituaient en elles-mêmes de véritables chefferies.

En un mot, de l'Eglise marginale du début du siècle, on arrivait à l'Eglise liée au pouvoir.

### **Le Plan marginal de l'Eglise et du Pouvoir colonial contre les Swahilis**

Du freinage relatif des Allemands, on en arriva à la guerre déclarée contre les swahilis sous l'occupation belge. En 1924, après l'acceptation du mandat belge sur le Ruanda-Urundi, le ministre de colonies demandait au commissaire royal d'enrayer aussi rapidement que possible l'influence des swahilis. Pour lui la vraie barrière devait se

trouver dans l'Etablissements de postes de missions catholiques nationales, à proximité des centres swahilis.

On pourrait penser que la fondation de la mission de Makamba 1934 répondait, en plus le désir de convertir les chefs batara du sud, à ce but, vu le rayonnement des centres swahilis.

Lorsque l'instruction commença à se reprendre, on interdit l'emploi du Kiswahili dans les écoles. Les swahilis n'obtenaient pas facilement de concessions pour construire leurs mosquées et leurs écoles. Pis encore, leurs écoles, construites difficilement par des petites cotisations ne reçurent pas de subsides de l'Etat.

Combattus par l'administration belge et l'Eglise de toute force, les swahilis perdirent leur influence auprès de la population rurale.

Faire du catholicisme une religion d'Etat constituait une violation de la liberté de conscience, pour une minorité majoritairement musulmane. Une fois de plus la Belgique venait d'outre passer les limites de son mandat et semer une division sociale qui pèse sur la population burundaise.

Cette décision de faire du catholicisme une religion d'Etat a eu des conséquences néfastes sur l'éducation et l'avenir socio-politique des swahilis au Burundi.

En vertu de la convention conclue entre le Saint-Siège et la Belgique en 1906 l'enseignement fut confié aux missions catholiques, moyennant des subsides. Malheureusement, bien qu'ayant droit à la même part les burundais des autres confessions furent marginalisés surtout les swahilis, en majorité musulmans, car ne reçurent jamais.

L'école secondaire d'Astrida, confiée aux frères de la charité de Gand, garda les portes fermées aux citoyens non catholiques du Ruanda-Urundi. Les swahilis demandèrent la création d'une école laïque soutenue par le pouvoir colonial, destinée aux exclus, mais ce fut en vain.

Bien que l'éducation fût réservée aux catholiques, la bonne éducation fut réservée aux futurs chefs. Ils furent choisis dans la classe dirigeante dite coutumière et devant être éduqués à part dans une école où on remodela les cadres pour mieux les manipuler afin de les dicter la conduite à suivre dans l'exercice de leurs fonctions.

Ces futurs chefs et les chefs convertis furent solidaires de leur religion et aux instructions marginales du colonisateur belge.

L'administration belge introduit ainsi une nouvelle source de légitimité politique, légitimité de nature purement marginale. L'idéologie ethnique, religieuse et la civilisation par l'Eglise, entraîna des nouveaux clivages entre les divers groupes sociaux et les confessions religieuses. L'ouverture du pays à l'administration belge introduisait de nouvelles sources de conflits, de tension ethnique et de blocages sociaux dont les conséquences futures échappaient aux burundais.



Les missionnaires, de leur côté, se retrouvaient satisfaits de la puissance mandataire qui les appuyait dans leur lutte contre les protestants et les musulmans (en majorité swahilis). Leur confier l'enseignement qui, peu à peu, fut l'élément déterminant d'accès à l'ascension sociale et politique, c'était leur permettre d'avoir rapidement une emprise totale sur tout le pays.

En matière d'éducation, les belges héritaient des Allemands, en 1916, une situation peu confortable. Les missionnaires avaient mis sur place des écoles où ils enseignaient les rudiments du calcul et la lecture. En 1911, 70 écoles se partageaient 1 440 élèves. Au Rwanda et au Burundi elles étaient fréquentées par tous. Les Allemands fondèrent alors pour les enfants de leurs auxiliaires et les fils de chefs deux écoles du gouvernement, l'une à Usumbura, en 1909, et l'autre Gitega, en 1913, où l'enseignement était dispensé en langue swahilie. Mais avec l'arrivée des belges, on assista rapidement à la division dans l'enseignement et à l'exclusion des swahilis.

Il ressort des statistiques, dans le rapport du résident, que les swahilis en 1934 étaient recensés dans les territoires d'Usumbura, Kitega, Ngozi, Muhinga, Ruyigi, Rutana, Kayanza, Muramvya et Bururi.

Au début, le colonisateur belge faisait des swahilis des clients destinés à revendre les produits importés aux centres de négoce à l'intérieur du pays. Rapidement, ils devinrent des concurrents sérieux à tel point que l'administration redouta qu'ils n'étouffent tout le commerce européen. Ayant des liens un peu partout en Afrique orientale, ils se déplaçaient constamment et vivaient des petits commerces et d'un commerce clandestin avec le Rwanda, le Congo, le Kenya, l'Uganda et surtout la Tanzanie. Durant la période coloniale et même avant l'arrivée des blancs les swahilis firent de fréquents allers et retours sur la côte de l'Océan Indien pour les activités commerciales. Des mouvements qu'on observe jusqu'à nos jours.

La deuxième activité était l'agriculture. Presque tous les swahilis avaient des champs qu'ils ne travaillaient pas eux-mêmes, en dehors de leur cités. Ils faisaient appel à une main d'œuvre locale et ne se rendaient aux champs que pour voir l'évolution des travaux et superviser les récoltes.

Le rôle joué par l'administration belge pour la marginalisation des swahilis au Burundi était plus fort et déterminé à faire des swahilis les citoyens les plus indécis et les plus exclus de la société burundaise.

L'hostilité de l'administration coloniale et de l'Eglise catholique explique le manque de progrès des swahilis du Burundi.

### **La quête de l'indépendance par les indépendantistes swahilis**

L'idée d'indépendance fut introduite et soutenue premièrement par les swahilis parce qu'ils furent les plus marginalisés. Malgré leur contribution au développement de l'éducation par le paiement des taxes et impôts exorbitants, les swahilis furent largement

marginalisés par le colonisateur. Cette exclusion poussa les swahilis à se regrouper pour former les mouvements de résistance contre le colonisateur.

En 1955 les swahilis ont entrepris l'idée de coopérative pour essayer de s'entraider entre eux, alors que l'impôt et autres taxes à l'encontre des commerçants swahilis ne cessèrent pas d'augmenter impitoyablement. Mais les coopératives n'allaient pas durer car le colonisateur y voyait une idéologie communiste dans son territoire. Les swahilis continuèrent à résister au plan du colonisateur de faire disparaître l'idée de coopérative quand ils ont eu le soutien du Prince Louis Rwagasore qui fut devenu un véritable allié des swahilis pendant toute la période de lutte pour l'indépendance.

En 1956, sans l'autorisation de l'autorité coloniale, les swahilis lancèrent un journal politique dénommé WANANCHI PRESSE qui ne parlait que de l'indépendance, qui n'exprimait que la volonté des barundis de voir le colonisateur quitter notre territoire. Il fut vite interdit par le pouvoir colonial.

En 1957, après la fermeture de ce journal ils inventèrent une autre stratégie, la création et l'animation de groupes de chants, de danses traditionnelles, Msondo ngoma, et de la poésie, Mashairi, qui furent des groupes de campagnes chargés de transmettre les messages codés au public présents dans les cérémonies. Le message le plus connu était la chanson Barafu Nyeupe qui signifie littéralement blanche neige, mais au fond le message voulait dire la neige finit toujours par se fondre sous la chaleur ; la neige pour dire le colonisateur et la chaleur c'est la lutte. Ce genres de messages passaient inaperçus aux yeux des services secrets du pouvoir colonial.

En 1958, les swahilis commencèrent à fonder les organisations de défense de leur droit mais sous forme des organisations confessionnelles. Ils créèrent ASMARU (association scolaire musulmane du Rwanda-Urundi). Elle avait pour but de défendre le droit à l'éducation des enfants swahilis et réclamés des subsides au pouvoir colonial qui ne donnera jamais rien.

Même année, les swahilis d'Usumbura, Rumonge et Nyanza-lac fondèrent l'APROTA (association progressive du lac Tanganyika), une organisation qui lutter pour l'égalité sociale et surtout les droits des marchands. Cette organisation avait contribué au soulèvement des swahilis contre les taxes excessives à Rumonge où ils avaient enfermé l'administrateur colonial dans son bureau pendant toute la journée. Les mécontentements durèrent plusieurs jours et après les swahilis furent persécutés par la police coloniale.

En avril 1959 les swahilis décidèrent de fonder le premier parti politique au Burundi, l'UNARU (Union Nationale du Rwanda-Urundi) et il fut agréé le 28 juillet de la même année. A la tête de ce parti fut NTUNGUKA Barnabé, MASUDI Siwatu la vice-Présidente et SALUM Hassan Mashangwe secrétaire général. Après l'agreement de l'UNARU, les hauts responsables écrivèrent une lettre au Prince Louis Rwagasore lui demandant d'adhérer à leur parti politique qui venait d'être fondé pour le changement social avec comme mission première l'indépendance du Burundi. Le Prince Rwagasore



répondît qu'il avait déjà entrepris les démarches pour fonder son propre parti politique mais qu'il allait coopérer avec ce dernier.

### **Pourquoi le Prince Louis Rwagasore s'est-il allié aux swahilis ?**

Les relations entre Rwagasore et le colonisateur appuyé par l'Eglise catholique furent détériorées quand le Prince Rwagasore décida d'embrasser l'idée de l'indépendance. L'Eglise catholique et le pouvoir colonial se sentirent trahit par la décision du prince. Son propre père le Roi Mwambutsa fut contre son fils ; il s'opposait à l'idée de son fils de défier la puissance coloniale qui avait tous les moyens pour l'anéantir. Le Prince était déterminé à aller jusqu'au bout de son objectif. Mais il lui fallait une base des indépendantistes ; et seuls les swahilis avaient déjà fondé un parti politique pour le même but et avaient déjà manifesté leurs mécontentements vis-à-vis du colonisateur. Le Prince Louis RWAGASORE s'était allié aux swahilis pour des raisons suivantes :

1. Ils étaient les premiers à s'engager à la lutte de l'indépendance, et leur détermination fut très forte et sincère.
2. Ils furent le groupe social le plus marginalisé pendant la période coloniale donc ils avaient un grand intérêt à l'indépendance.
3. Ils avaient les moyens suffisants pour mener la lutte ; ils étaient des grands commerçants, ils entretenaient des bonnes relations avec des indépendantistes des pays voisins et mêmes des pays arabes comme l'Egypte et ils avaient la maîtrise parfaite de la sous-région.
4. Ils n'étaient pas hypocrites et ils étaient évolués et ouverts d'esprit par rapports à l'ensemble de la population burundaise.

### **Les efforts des swahilis pendant la lutte**

En 1955 les swahilis de Buyenzi tentèrent d'entrer en contact avec Mwalim Julius Kambarage NYERERE leader de l'indépendance du Tanganyika Territory. Les commerçants swahilis jouèrent un rôle important pour convaincre Mwalim NYERERE de venir au Burundi rencontré les indépendantistes Burundais afin de partager son expérience avec eux.

En 1956, il répondît à leur appel et envoya une délégation de ses proches collaborateurs pour rencontrer les leaders des indépendantistes du Burundi. Parmi ses collaborateurs il avait la célèbre BIBI TITI Muhamed, connu comme animatrice sensibilisatrice de l'idéologie indépendantiste du Tanganyika ; mais aussi connu par son rôle protocolaire de préparer et d'annoncer la venue de Mwalim NYERERE, il y avait aussi Oscar KAMBONA et Suleyman DAGADIRI. Ils furent reçus par les indépendantistes swahilis de Buyenzi. La réunion fut tenue secrète à Buyenzi, furent présents dans cette réunion le Prince Louis GWAGASORE, Mzee Salum BICHUKA (14e Av n° 06 Buyenzi), NTUNGUKA Barnabé (9e Av n° 02 Buyenzi) et Salum Hassan MASHANGWE (11e Av n° 23 Buyenzi).

En 1957, Mwalim NYERERE arriva discrètement au Burundi et fut reçu par les indépendantistes swahilis de Buyenzi, malgré les efforts du pouvoir colonial d'empêcher son entrée sur le territoire du Rwanda-Urundi. Les services secrets du résident furent informés que Mwalim Julius Kambarage NYERERE était déjà à Buyenzi et que les indépendantistes swahilis avaient prévu une réunion secrète avec le Prince Louis RWAGASORE. La police coloniale fit une descente surprise et musclée pour tenter d'attraper, en fragrant délit, Mwalim Julius Kambarage NYERERE et le Prince Rwagasore sans oublier les indépendantistes swahilis. Mais les swahilis étaient plus malins que la police coloniale. La police encercla le village de Buyenzi, fouilla les maisons et arrêta quelques militants. Mais elle n'arriva pas à arrêter les leaders de mouvement et pourtant ils étaient là mais déguisés. Pour échapper à la police coloniale, Mwalim Julius Kambarage NYERERE, le Prince Rwagasore et les têtes indépendantistes swahilis portèrent un habillement féminin le BaiBui (des robes de couleur noire, longues et épaisses avec un voile intégral, c'était une sorte de bourquat) ; et la police coloniale les passèrent à côté sans s'en rendre compte croyant qu'ils étaient des femmes et ne réussit pas à les arrêter ni à empêcher la tenue de leur réunion. Les militants arrêtés furent amenés au poste de police où ils furent maltraités pour qu'ils disent l'endroit où se cachaient ceux leaders, mais en vain car les jeunes militants n'en savaient rien. Alors elle les obligea de coucher au sol face au soleil pendant toute la journée et pour les compter le policier blanc marcha sur leur ventre pas à pas.

Les swahilis continuèrent la lutte en émettant des tracts sur les différents centres urbains pour provoquer la réaction du colonisateur. Mzee AHMAD fut l'un de jeunes militants qui fut chargé d'émettre les tracts et les afficher sur les manguiers dans la ville d'Usumbura. Il témoigne avoir été arrêté par un commando belge qui lui avait poignardé à la jambe à coup de baïonnette, puis transporté à l'hôpital Prince Régents CHARLES où il fut menotté à son lit d'hôpital pendant quelques jours et libéré après une intervention de KATIKATI Félix, un proche du Prince Louis Rwagasore.

### **La diplomatie swahilie pendant la lutte.**

Les swahilis jouèrent un rôle important pour faire rayonner la lutte d'indépendance de notre pays partout en Afrique. Ils utilisèrent leurs relations commerciales pour atteindre les indépendantistes de la sous-région et réussirent à les convaincre de former une alliance. Les Lumumbistes, les Mau Mau et les indépendantistes burundais formaient une alliance pour lutter contre les puissances coloniales.

Mais ils ne s'arrêtèrent pas là, ils nouèrent avec succès les relations avec la Tunisie et surtout avec GAMAL Abdel Nasser de l'Egypte qui leur apporta son soutien. La campagne de lutte d'indépendance du Burundi fut diffusée régulièrement par la radio « la voix de l'Afrique » se trouvant au Caire.

En 1961 les swahilis convainquirent GAMAL Abdel Nasser, de financer les campagnes de l'UPRONA, ainsi il donna au Prince 14.000.000 de francs burundais et une dizaine de voiture pour faire les campagnes électorales capables de lui assurer la victoire.

Bien que les swahilis du Burundi aient marqué les grands moments de notre histoire, leur histoire ainsi leurs droits restent méconnus, aujourd'hui ils restent l'ethnie la plus marginalisée du Burundi.

### **Les efforts des femmes swahilies pendant la lutte**

Les femmes swahilies ne sont pas restées les bras croisés. Elles ont considérablement contribué à la lutte d'indépendance. Les plus grandes œuvres et non les moindres furent le rôle d'espion qu'elles jouèrent pendant la lutte et la participation massive aux manifestations. La plupart des membres des groupes de danse traditionnelle swahilie furent les femmes comme nous l'avons vu si haut. Elles organisèrent les tournées au Tanganyika mais le but ne fut pas de se produire seulement sur la scène mais aussi elles y apportèrent un message secret des indépendantistes burundais. Au retour elles ramenèrent les réponses aux messages transmis mais aussi elles firent entrer les journaux de campagne d'indépendance, des photos des indépendantistes, les allumettes sur lesquelles c'était écrit Uhuru (indépendance) et les **KANGA** (une sorte de pagne légère aux dessins multicolore avec un espace mince rectangulaire, situé en bas, contenant un message visible par derrière) sur lesquelles il y avait des différents messages. Les plus connus sont les **KANGA** qui portaient les messages « **IKO SIKU UTAFIKA** » qui signifie « un jour elle arrivera » pour dire « un jour on aura notre indépendance », et « **UHURU NI LAZIMA** » pour dire « l'indépendance est inévitable ». Des messages très offensifs, provocateur et révoltant lancés au pouvoir colonial.

Autre rôle plus remarquable que les femmes swahilies jouèrent pendant la lutte est le déguisement du prince Louis RWAGASORE. Les services secrets de pouvoir colonial avaient pris une décision de suivre les déplacements du Prince pour l'empêcher de se rendre à l'extérieur à une quelconque réunion des indépendantistes africains. Quand les swahilis avaient compris cela, les femmes swahilies proposèrent au Prince l'idée de le déguiser en femme et de traverser la frontière en groupe de femmes ce qui avait permis de tromper la vigilance de services secrets et de permettre le Prince de participer à des réunions panafricaines qui ont apporté l'indépendance de notre cher pays.

### **La trahison de la classe politique burundaise envers les swahilis.**

La décision du Prince Louis RWAGASORE de faire alliance avec les swahilis, les Lumumbistes et les Mau Mau qui furent des mouvements indépendantistes communistes, provoqua la colère de l'Eglise catholique et du pouvoir colonial. Mais la puissance coloniale comprit bien que, par elle-même, elle aura du mal à briser l'alliance de l'UNARU, un parti politique majoritairement swahili, et l'UPRONA. Alors le pouvoir colonial décida de créer hâtivement ses propres partis politiques, le parti PP (Parti du Peuple) créé par un belge Albert MOSS dirigé par un burundais pro belge. Le PDC (Parti Démocrate Catholiques) créé par l'Eglise catholique et d'autres partis furent créés au moins 20 partis dont PDR. Tous ces partis avaient une seule mission de s'opposer à l'indépendance qui fut imminente parce que la date de l'indépendance était déjà fixé au 21/juin/1960. Mais l'UNARU et l'UPRONA restèrent déterminés à obtenir

l'indépendance à cette même date. Alors les partis politiques pro belge, à la demande et au plan des autorités coloniales, organisèrent un congrès de tous les partis politiques en février 1960, 22 partis au total. Le véritable but de ce congrès fut de mettre fin à cette alliance qui donnait au Prince une force imbattable afin de lui affaiblir et lui exiger de renoncer à l'accession immédiate d'indépendance du Burundi. L'ordre du jour présenté par les partis organisateurs pro belge fut « le report de la date d'accession à l'indépendance parce les burundais ne sont pas prêts à la gestion de l'Etat ». Mais comme ils s'y attendirent, l'UNARU et l'UPRONA s'y opposèrent et se prononcèrent favorable à la date fixée. Les 20 partis politiques pro belge profitèrent de leurs nombres pour voter une motion écarta UNARU sous prétexte qu'il était un parti d'étrangers (parce que il était un parti politique à obéissance swahilie), il n'a pas le droit de lutter pour l'indépendance du Burundi. Le procès-verbal du congrès fut vite déposé au bureau des autorités coloniales qui se réjouirent d'interdire l'UNARU à toute activité politique sur le territoire du Rwanda-Urundi. Ainsi pour la première fois, les swahilis furent exclus par leurs compatriotes. Mais les swahilis n'abandonnèrent pas le combat, ils décidèrent de continuer à soutenir le Prince et ils ouvrirent un bureau de l'UPRONA à Buyenzi 14e A v n° 06, le quartier général des indépendantistes swahilis, pour montrer au pouvoir colonial que la lutte continue. Ils cherchèrent le financement pour le Prince, comme nous l'avons vu ci-haut, pour lui permettre de gagner la lutte et les élections. Quand l'accession à l'indépendance fut inévitable, les membres des partis pro belge, surtout les membres du PDC adhérèrent en grands nombres au parti UPRONA mais avec un agenda caché.

Après l'assassinat du Prince Louis RWAGASORE, le parti du Prince afficha un esprit d'extrémisme sans précédents dans l'histoire politique du Burundi. Ce fut sans doute l'esprit du PDC qui se manifestait à travers l'UPRONA. Il oublia ses alliés, il oublia tous les efforts et souffrances sans oublier le coût que les swahilis payèrent pour accéder à l'indépendance. La classe politique de l'époque stigmatisa les swahilis pour les rendre moins crédibles dans la société. Les swahilis furent, pour la deuxième fois, exclus par les leaders des autres groupes ethniques burundais.

La même histoire s'est répétée, d'abord, pendant les pourparlers d'Arusha. La classe politique burundaise avait décidé d'ignorer l'existence des swahilis et signer les accords marginaux d'Arusha. Puis avec le CNDD-FDD qui a vite oublié les efforts des swahilis pour son accession au pouvoir. Quoi qu'il en soit les swahilis du Burundi paient et payeront chers l'extrémisme de la classe politique burundaise s'ils ne luttent pour leurs droits.

## **Déplacement forcé des swahilis**

Les swahilis de Buyenzi, un quartier considéré comme le fief des swahilis ou le quartier général des swahilis du Burundi, autrefois ils habitaient à Kabondo depuis presque un siècle avant qu'ils soient déplacés de force par le colonisateur. En 1928 l'administration belge avait annoncé aux swahilis de kabondo qu'ils allaient être déplacés de leur cité historique vers une autre cité, sans les demander leur avis. En 1936, la première avenue fut tracée à Buyenzi (l'actuelle 13e avenue), puis il s'en est suivi un déplacement non

consensuel. en 1942, presque tous les swahilis de Kabondo étaient déplacés au village de Buyenzi. Sans indemnité, sans un site de transit construit pour loger ce qui n'avaient pas encore les moyens de construire les nouveaux abris, jetés sur des terrains vides, ces Premiers habitants de Kabondo furent abandonnés à la merci d'eux même sous un grand soleil. Ils ne devaient compter qu'à leur solidarité pour espérer construire une nouvelle maison.

Ce déplacement forcé a laissé un grand choc pour les swahilis qui ont vécu cet événement tragique. Ce mauvais souvenir hante toujours les victimes de cette barbarie coloniale. Les quelques victimes encore en vie, malgré leur âge très avancé, se rappellent la douleur et des larmes des nombreuses familles swahilies quand ils ont été obligés à abandonner leur vie, leurs voisins et surtout leur cité qu'ils ont bâti à partir de rien. La plupart des swahilis de Kabondo qui vivent encore ont du mal à oublier ce cauchemar qui a effacé leurs traces historiques.

87 ans plus tard l'histoire risque de se répéter comme elle s'est déjà répété dans la politique. Le gouvernement burundais vient de présenter un projet ambitieux de construction des immeubles dans la commune de Buyenzi, le quartier général des swahilis du Burundi.

Le projet consiste à raser toutes les maisons de cette commune et de déplacer les habitants vers un autre site de transit qui sera construit de bâche de campement. Ce projet a été initié sans consentements ni implication des bénéficiaires. Mais c'est sans surprises, les avis ou le consentement des swahilis importent peu pour les autorités burundaises qui considèrent que les swahilis sont des citoyens du rang inférieur, sans statut social et dans une moindre mesure elles les considèrent comme des étrangers.

Mais les swahilis ont déjà manifesté leur opposition à ce projet, même si le gouvernement ne semble pas tenir compte de leur avis. Pourquoi ce sont seulement les quartiers swahilis qui sont à chaque fois visés ?

Le but de ce projet étant de construire des immeubles de trois étages, pour les appartements à location, dans les parcelles des individus sans leur consentement, dont la majorité est swahilie ou des familles des swahilis qui ont été déplacés de leur terre de Kabondo.

## **L'expulsion et la confiscation de leur terre**

Les swahilis n'ont pas seulement été victimes de déplacement forcé, ils ont aussi été victimes d'expulsion organisée par les hautes autorités burundaise sans oublier les confiscations de leurs biens et leurs terres.

Pendant la deuxième République sous la présidence de Jean-Baptiste BAGAZA, le pouvoir de l'UPRONA ne s'est pas seulement contenté à marginaliser les swahilis mais ils voulaient en finir avec eux. Un grand nombre des swahilis de **Rumonge, Nyanza-lac et Imbo** ont été expulsés vers le Zaïre (actuelle RDC) sous prétexte qu'ils étaient originaires du Sud-Kivu. Ils ont laissé derrière eux leur vie, leurs maisons, leurs cités,

leurs terres et leurs marchandises. Ceux qui avaient eu un peu de chance, ont été obligé de vendre leurs maisons, biens à un prix dérisoire pour aller commencer une nouvelle vie dans un pays où ils connaissaient à peine. Un événement que les swahilis du Burundi ne pourront pas oublier surtout les familles qui ont été victimes de cette expulsion injuste, arbitraire et discriminatoire.

Après le départ du Président Jean-Baptiste BAGAZA, la majorité des swahilis qui avaient été expulsés ont rejoint leur patrie, explosés de joie, espérant y trouver leur vie, leurs maisons et leurs terres, mais par la grande surprise, pour certains leurs maisons, biens et terres étaient confisqués par d'autres personnes ayant des relations haut placées. Les swahilis qui ont eu le courage d'aller en justice pour plaider leur prétentions ont été soit déboutés soit ils ont injustement perdu le procès, car un swahili ne pouvait pas gagner un procès contre un autre citoyen d'un autre groupe ethnique.

Les swahilis avaient des terres à cultiver dont ils étaient propriétaires et originaires mais ils les ont perdues à cause de l'injustice. Cette injustice a eu d'inconvénients sur la vie économique des swahilis qui vivaient de commerce des récoltes des leurs champs. Par peur de se faire expulser à nouveau certains swahilis ont été contraints d'abandonner définitivement leurs maisons, biens et terres. Aujourd'hui on observe quelques cas des familles swahilies qui se battent pour leurs terres ; mais ceux qui ont eu la chance de gagner les procès en justice les autorités locales se sont imposées et les ont confisqués leur terres malgré les décisions de la justice.

### **La Stigmatisation et la haine ethnique**

Après la victoire de l'URONA, les upronistes écartèrent et manifestèrent une certaine hostilité envers les swahilis qui furent leurs alliés. Ils mirent en place une sensibilisation discrète de famille en famille pour décrédibiliser les swahilis et toutes leurs valeurs dans la société burundaise.

C'est ainsi que Les familles commencèrent à intoxiquer leurs enfants en les transmettant l'esprit de haine ethnique et le mépris interethnique. Les enfants qui prononçaient les mots swahilis furent punis sévèrement par leurs parents, parce qu'ils ont parlé une langue de la race inférieure, à moins qu'ils soient dans un environnement où cette langue avait de l'influence. L'amitié entre les jeunes swahilis et ceux des autres groupes ethniques furent secrète et platonique, bien que les jeunes des autres ethnies admirent l'amitié avec les jeunes swahilis et aimaient aller jouer, discrètement, le football dans les quartiers swahilis, ces jeunes ne pouvaient pas inviter leurs amis swahilis dans leur famille parce que c'était interdit. Les swahilis furent traités comme des individus sans aucune crédibilité, sans statut social, inférieurs à d'autres ethnies. Sauf pour les rares familles qui admiraient les valeurs de cette minorité. Et pourtant les jeunes swahilis aimaient inviter leurs amis pendant les fêtes d'Iddis (Iraidi).



Les relations amoureuses entre les jeunes swahilis et les jeunes filles d'autres ethnies furent fréquentes mais très discrètes et sans avenir car c'était considéré comme le pire des Humiliations par les familles non swahilies. Cette intoxication resta asymétrique car les swahilis s'opposèrent à l'idée d'intoxiquer les générations futures et apprirent les métiers à leurs générations et les incitèrent à se débrouiller pour éviter qu'ils soient manipuler dans le conflit ethnique. Mais cette intoxication, bien qu'elle ne touche pas la société swahilie, eut des conséquences néfastes sur l'unité nationale et fut à l'origine des différentes déchirures sociales ainsi que les pertes des vies humaines que s'en suivirent, avec la participation de la jeunesse intoxiquée.

Pendant les différentes crises les quartiers swahilis furent le refuge de toutes les ethnies confondues, et l'accès fut libre et paisible, toutes les ethnies y vivaient en harmonie parfaite et leur confiance convergeait vers les swahilis ce qui les permettaient de cohabiter en paix. C'est comme si les swahilis étaient le « trait d'union » pour unir la société burundaise.

L'histoire montre bien que les swahilis du Burundi n'ont jamais trahit ni les principes sociaux de cohésion sociale ni leur concitoyens quelques soient leurs ethnies. Mais et malheureusement, c'est plutôt leur concitoyens qui les ont toujours trahit en les marginalisant. Pendant que toutes ethnies étaient occupées à transmettre la haine ethnique à leurs descendances, les swahilis eux, prêchaient la paix, l'amour, l'unité et le patriotisme.